

LES 4 HABITUDES D'UN ENFANT HEUREUX



Par
BIDART

Adaptation :
Vincent DELOURMEL
<http://les-secrets.com>

*« On n'est vraiment père et mère
qu'à la condition d'être éducateur. »*

*Copyright Vincent DELOURMEL
www.les-secrets.com*

LE BUT ET LES MOYENS

Bien élever un enfant ! En quoi cela consiste-t-il ? L'œuvre est si vaste et l'expression si vague ! Tâchons d'y voir un peu plus clair.

J'ai entendu dire d'un homme : C'est une perle. Il a toutes les qualités, et pas un défaut. Tiens ! Mais voilà précisément ce qu'il faudrait à un enfant: pas de défauts, et toutes les qualités.

Y a-t-il là deux œuvres à faire séparément ? Faut-il d'abord extirper les défauts, avant de commencer à développer les qualités ? Je m'en garderai bien : il y a un moyen, et il n'y en a pas deux, de combattre les défauts, c'est de leur substituer les qualités contraires.

Mais encore quelles qualités ? Il y en a tant, et de si diverses ! Si je pouvais les classer, cela me permettrait de voir clair dans ce que j'ai à faire.

Lorsque j'étais enfant ma mère me disait souvent : « *deviens travailleur ! Qui ne gagne pas son pain est forcé de le voler* ». J'avais vingt ans, un homme me dit : « *vous êtes chargé d'élever ces enfants, attachez-vous à leur donner une seule qualité, et si vous la leur inspirez vous aurez tout fait : **rendez-les bons !*** »

Plus tard, un autre me dit : « *J'ai souffert, nul ne saura combien. Et j'ai souffert uniquement parce que ceux qui m'ont approché n'ont pas respecté mon droit, n'ont pas fait ce qu'il était juste qu'ils fissent. Monsieur, **formez des hommes justes*** ».

Vers le même temps j'ai rencontré sur la rue. un homme d'un âge mûr et qui déjà, paraissait vieilli. Sa parole a été la suivante : « *Apprenez à l'homme à dompter ses passions. **Qu'il soit maître de lui-même*** ».

J'ai souvent réfléchi à ces quatre paroles : chacune d'elle ne renferme-t-elle pas une partie de la vérité, et les quatre ensemble n'embrassent-elles pas

toute l'éducation ? En effet l'homme doit vivre, de là le travail ; vivre sans par sa faute faire souffrir ses semblables, de là la justice ; la justice, pour ne pas être raide et rogue, a besoin d'être tempérée et comme parfumée par la bonté ; bonté, justice, amour du travail, tout cela peut être étouffé et rendu stérile par des passions mauvaises et triomphantes : mais réunissez ces quatre qualités chez un être humain, cet être n'est point à plaindre ni à mépriser : ôtez-en une, il manque quelque chose qui est beaucoup. .

Voilà donc le but. Et les moyens ?

J'ai vu un jeune homme de vingt ans mené par le bout du nez. Il ne faisait un pas sans être poussé et soutenu par ses parents. Et je me suis dit: Ce n'est pas cela. Ce grand garçon n'est plus en âge d'être aux lisières. Il devrait maintenant marcher tout seul, éclairé par sa raison et mû par sa propre volonté.

Voici, au contraire, un bambin de dix ans qui fait toujours ce qu'il veut.

Pour lui nulle contrainte et nulle gêne. Tout lui est permis, rien ne lui est prescrit. Son père et sa mère lui laissent toute licence. « *Mauvais !* » me suis-je écrié en moi-même. A cet âge l'enfant ne peut encore savoir ce qu'il doit faire dans toutes les circonstances. Avant de se conduire par lui-même, c'est-à-dire par son ignorance et ses caprices, il doit apprendre à se gouverner d'après les autres, c'est-à-dire d'après leur expérience et leur raison. En d'autres termes, il doit obéir.

Petit Paul, deux ans, ne veut pas faire ce que pour la première fois lui ordonne sa maman. « *Veux-tu bien obéir !* » lui crie-t-elle. — Mais, Madame, cet enfant de deux ans ne peut pas encore comprendre ce que vous voulez dire par ce mot «obéir». Vous voulez qu'il se laisse mettre seul au lit sans pleurer : il ne fera pas aujourd'hui par exception, et pour vous obéir, ce que vous ne lui avez jamais fait faire encore. Mais il le ferait parfaitement et sans difficulté, sans un cri, si vous l'aviez mis seul au lit ou au berceau dès ses premiers jours, si vous l'y aviez habitué.

En pensant à ces trois exemples un trait de lumière vient frapper mon esprit : l'habitude, l'obéissance, la volonté, voilà les trois étapes de la vie morale. Le nourrisson doit être bien conduit sans qu'il s'en doute ; l'enfant, qu'il le veuille ou non ; l'homme, parce qu'il le veut. Nulle éducation n'est complète si elle ne donne la volonté du bien ; mais cette volonté est d'abord trempée dans l'obéissance ; l'obéissance est rendue plus facile par les premières habitudes inconsciemment contractées ; et ces premières habitudes se greffent sur la vie même et sur le régime des premiers mois.

Voilà donc ma route éclairée : faire acquérir chacune des quatre grandes qualités (bonté, justice, amour du travail, empire sur les passions) par ces trois moyens: l'habitude, l'obéissance, la volonté.

LES PREMIÈRES BONNES HABITUDES

Importance des premières bonnes habitudes : elles sont une seconde

nature. Quelles sont ces bonnes habitudes : celles du corps, celle de ne pas crier, d'être content, d'être calme, d'être aimant.

Moyens de les faire contracter : commencer tôt, exiger toujours les mêmes actes, les rendre agréables.

« *Laisse-le pour cette fois. Que veux-tu faire à un enfant d'un an? — L'empêcher de prendre une mauvaise habitude!* ». Voilà l'éternelle dispute entre le père et la mère. Dans beaucoup de familles on peut constater ce triste fait : la mère laissant aller..., le père sentant confusément qu'il ne faut pas tout permettre : d'où des conflits fréquents et quelquefois de vives souffrances. En vaut-il la peine ? Et le père ne ferait-il pas mieux, lui aussi, de laisser les choses aller à leur train naturel ? Si l'éducation n'y doit rien gagner, ce serait bien bête de se monter le sang et de se gêner son bonheur.

Voici deux enfants de vingt mois.
« *Il est insupportable, dit sa mère. Rien ne le satisfait. On ne sait que lui faire.* »

« *Il est toujours calme et content* », dit l'autre mère. D'où vient cette différence radicale ? De la nature peut-être : chacun de nous, en effet, naît plus ou moins avantageusement doué. Ah ! Pourquoi n'ai-je pas le pouvoir de donner à mon fils telle nature qu'il me plairait, une nature à mon choix ? Je serais le plus fort des hommes. A mon gré, pouvoir façonner et pétrir jusque dans ses entrailles un être humain ! Aussi puissant que Dieu je serais. Qui me fera tenir une parcelle de la divinité ? Consultons la mère de l'enfant calme, elle répond: «*Il aurait eu lui aussi ses caprices si on l'avait laissé faire. Il se jetait sur toutes les choses, je l'ai habitué à ne toucher qu'aux siennes ; il commençait à crier pour se faire obéir, je l'ai empêché de continuer ; il ne voulait pas m'obéir, je lui en ai fait prendre l'habitude : peu à peu il est devenu autre qu'il n'aurait été. Croyez-moi, l'habitude est une seconde nature.* » Soudaine révélation: s'il n'est pas en mon pouvoir de créer une nature à mon gré, du moins je peux faire contracter à mon choix telles ou telles habitudes. Cela ne revient-il pas, en définitive, à

pouvoir douer l'objet de mon amour de presque telle nature que j'aurais voulu ? Voilà la clef du mystère : je tiens le secret de ma puissance ! Cette puissance, je veux en user pour donner au jeune être de bonnes habitudes dès le berceau : aussi facilement il contractera les bonnes que les mauvaises, pareil à la jeune plante qui se peut plier dans un sens comme dans l'autre.

L'habitude de ne pas crier

L'enfant crie parce qu'il souffre ou bien pour se faire accorder ce qu'il désire. Dans aucun cas il ne faut le laisser crier longtemps, afin qu'il ne devienne pas, par la force de l'habitude, un pleurnicheur insupportable à lui-même et aux autres.

Dès qu'un nourrisson crie, il faut s'assurer qu'il ne souffre pas, qu'il n'est pas piqué par une épingle ou mouillé dans ses langes, qu'il n'a pas faim ou soif. Si l'on découvre une souffrance, on tâche d'en supprimer la cause aussitôt,

mais sans trop le plaindre, afin qu'il ne se croie pas plus malade qu'il n'est.

Le nourrisson, jusqu'à l'âge de cinq à six mois, pleure quelquefois sans motif, c'est-à-dire sans souffrance et sans désir : on s'en aperçoit à sa figure relativement calme et contente malgré les pleurs. Il crie alors par un besoin instinctif de faire de longues prises d'air, d'élargir sa poitrine, de se donner du mouvement. Laissons-le crier en ce cas, rien n'est meilleur pour développer les poumons.



L'enfant plus âgé, entre un et trois ans, crie quelquefois par ennui ou par fatigue, par lassitude des nerfs. S'il est fatigué, qu'il se repose et dorme. S'il éprouve de l'ennui, qu'il joue ou mieux qu'il prenne l'air au dehors.

Les pleurs habituels des enfants sont surtout causés par

leurs caprices : pour se faire accorder ce qu'ils désirent ils se mettent à crier, pour peu que cela leur réussisse une fois. Il faut donc ou prévenir leurs désirs, ou empêcher leurs pleurs, ou triompher de ces mêmes pleurs.

Prévenir les désirs.- Donnons d'abord tout ce qui est nécessaire à la santé et au divertissement, de façon à éviter et la souffrance et l'ennui. Et lorsque l'enfant manifeste un désir qu'il n'y a aucun inconvénient à satisfaire, donnons lui satisfaction : c'est une cruauté et une maladresse de refuser une chose uniquement parce qu'elle est désirée. Seulement il importe de lui montrer au plus tôt comment il doit s'y prendre pour demander une chose. Les petits Allemands sont dressés dès l'âge de un an à joindre leurs deux petites mains lorsqu'ils désirent un objet, et ils font cela couramment : ce fait montre combien on peut prendre d'empire sur les enfants rien que par l'habitude. Habitons nos enfants à demander, pour les empêcher de crier.

Empêcher les pleurs.- Tant que l'enfant est encore jeune, et surtout tant qu'il s'en tient aux pleurs passagers, on peut le distraire en appelant son attention sur un autre objet qui lui fasse oublier qu'il voulait pleurer. « *As-tu vu la poule noire ? Où est le chat ? Que t'a dit la voisine hier ?* » C'est par ces questions et autres semblables que bien des parents arrivent à consoler leurs petits prêts à pleurer. « *Mais il est de la dernière importance, dit avec raison Rousseau, que l'enfant n'aperçoive pas l'intention de le distraire, et qu'il s'amuse sans croire qu'on songe à lui.* » Autre remarque : cette méthode est bonne pour le présent, non pour l'avenir, car elle n'enseigne pas à maîtriser son désir, ce qu'il faudra enseigner plus tard progressivement, à mesure que l'enfant grandit.

Les pleurs parfois reviennent en face des mêmes circonstances, à la même heure, au même endroit : évitons ces circonstances, ces endroits, et à ces moments tâchons de distraire les enfants par des objets nouveaux.

Triompher des pleurs.- Malgré toutes ces précautions, l'enfant criera. Mais aussi il sera inexcusable.

Un enfant que l'on rend heureux et qui malgré cela remplit l'air de ses cris perd son charme, perd son innocence, perd tout ce qui attache à lui et tout ce qui le fait aimer. « *Les pleurs trahissent souvent la prétention de l'enfant à se faire obéir : ils sont comme la déclaration de son arrogance et de son entêtement* », dit Locke. « *Qu'y a-t-il de plus choquant, ajoute Rousseau, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux et mutin commander à tout ce qui l'entoure, et prendre impudemment le ton de naître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr ! La nature a fait les enfants pour être aimés et secourus : mais les a-t-elle faits pour être obéis et craints ?* » : Or il existe un moyen pour ne pas se trouver dans cette intolérable situation.

Entre un et deux ans, les uns plus tôt, les autres plus tard, les enfants commencent à se livrer à de véritables crises de larmes qu'ils comptent ne pas

cesser jusqu'à ce qu'ils aient eu gain de cause : le secret consiste à les faire capituler et à triompher à leur place. L'enfant désire une chose et la demande. D'ordinaire vous accordez sur le champ et avec bonne grâce. Cette fois vous avez vos raisons pour refuser : refusez net, et que ce soit irrévocable.

Faites cela chaque fois que l'enfant trépignera, pendant trois ou quatre fois, dix fois, vingt fois, toujours, aussi longtemps que les pleurs se renouvelleront. Un jour viendra où l'enfant se fera ce raisonnement : J'obtiens toujours ou à la première demande ou jamais. Soyez tranquille : désormais il ne criera plus, car personne n'aime à prendre une peine inutile, pas même les enfants.

En d'autres termes, il y a, entre les parents et les enfants, une vraie guerre qui se livre sur ce terrain ; de cette guerre dépend l'avenir ; le moment de cette guerre est la période capitale de l'éducation, car le caprice en sortira à jamais dominateur ou à jamais maîtrisé. Il importe de rendre cette guerre à la

fois aussi courte et aussi salubre que possible. Pour cela il suffit d'appliquer cette règle : le moins possible de batailles, et autant de défaites pour le crieur. Une seule, victoire de l'enfant double et triple la longueur de la guerre : et c'est en définitive lui qui en pâtira ! Epargnons-lui toute souffrance inutile. Laissons-le crier quatre ou cinq fois dans sa première année afin de ne pas l'entendre crier dix fois par jour durant son enfance, et souffrir toute sa vie par suite de son caractère insupportable.

Que faire si l'enfant crie et tempête longtemps ? Faut-il le laisser crier, ou le forcer de se taire ? Les premières fois on le laisse crier sans faire semblant de s'en apercevoir. Mais il ne faut plus le laisser à lui-même s'il continue de donner à ses larmes une longue durée : il a pleuré, il pleurera, parce que l'ébranlement nerveux renouvelle la source des larmes. On doit donc rompre cette habitude avant qu'elle soit prise. On ne peut empêcher un enfant de pousser dix fois par jour des cris : mais on peut et on doit l'empêcher de les prolonger. Peu importe qu'il

pleure souvent, pourvu qu'il ne verse qu'une larme et qu'elle soit aussitôt oubliée. Le moyen ? La première crise passée, disons avec énergie : « *Pas pleurer !* ». Cette parole, qu'il faut faire entendre dès les six premiers mois, cette parole doit faire taire net. Si elle ne suffit pas aux premiers temps, c'est ici l'un des rares cas où une tape, donnée de cinq à dix fois dans la vie, appliquée sur le derrière pour attirer le sang et dégager la tête, peut prévenir un nombre incalculable de scènes. Une fois qu'il aura compris que l'on ne doit pas pleurer, ce sera fini.

Les parents doivent se rendre maîtres, c'est leur affaire. Ce devoir est surtout impérieux lorsque, furieux d'avoir été corrigé, le coupable veut se rouler à terre, fuir en criant, donner des coups de pied, aux chaises, etc : ne permettons pas de pareilles révoltes, qui détruisent tout le bon effet des corrections. Avec les doux et les timides, des moyens plus doux suffisent : s'ils pleurent, non de rage mais de tristesse et de regret, il faut les consoler, leur

rendre l'affection dont la perte les a attristés.

L'habitude d'être content

Un enfant est par lui-même content, à condition qu'il ne souffre pas et qu'il ne s'ennuie pas. La conséquence est simple : après avoir écarté la souffrance, il suffit d'éviter l'ennui. Or l'ennui ne vient jamais à qui est occupé. Occuper l'enfant, là est toute l'affaire. Comment l'occuper ? Deux moyens : lui donner des jouets, l'amuser soi-même. Ces deux moyens doivent être employés l'un et l'autre.

En effet, le laisser seul, c'est l'exposer à l'ennui. Prétendre l'amuser soi-même tout le temps, c'est l'exposer à ne pas avoir un moment de repos. On doit commencer dès le troisième mois. Aussitôt qu'il distinguera les couleurs et les objets, on pourra commencer à lui donner les moyens de s'amuser seul, et le tenir ainsi plus longtemps éveillé dans son berceau ; pour cela, on suspendra bien en avant et non au-dessus de ses yeux quelques petits jouets ou chiffons

de diverses couleurs ; il s'en réjouira et s'en occupera beaucoup ; vous le verrez sourire, s'ébattre, et pousser des cris de joie. L'enfant imprime alors à son berceau un petit balancement qui fait remuer les objets suspendus, et sa joie en est encore excitée.



A partir de l'âge de six mois, l'enfant, couché sur un tapis, aura autour de lui divers objets qui occuperont son attention, ses yeux, ses mains. Ici le grand écueil, surtout à partir du moment où il marchera, c'est l'excès. Rien ne lasse et n'agace comme d'avoir trop de jouets. L'enfant, fatigué de leur vue ne sait plus lequel choisir. Au contraire,

celui qui a peu de jouets les estime et s'en trouve heureux, parce que son imagination supplée à ce qui manque. C'est pour cette raison également que les jouets les plus simples sont les meilleurs : une poupée est nue, on a le plaisir de l'habiller ; il n'y a que du sable, on lui donne mille formes diverses ; et ainsi de suite pour tout. Ne donnons pas des jouets trop beaux, laissons à l'enfant le bonheur de les embellir. Ne donnons pas trop de jouets en bloc, mais un seul à la fois.

Même règle pour les divertissements. Lorsqu'on veut trop amuser un enfant, le tenir sans cesse dans les bras, le faire danser, rire et tapager, ses nerfs se fatiguent et se crispent, il souffre et se met à pleurer, justement parce qu'on a voulu trop l'amuser.

En outre on lui a appris à être exigeant, à ne pas se contenter de peu ; la prochaine fois il se jettera dans le plaisir avec une fièvre qui ne pourra être calmée ; il se dira : Après ceci que ferons-nous ? Et après cela, quoi encore

? Impossible de contenter un pareil affamé. Prenons donc pour règle capitale : Occuper, non énerver.

Plus tard, à partir de dix-huit mois, l'enfant veut toucher à tout, accaparer tout. On lui défend de toucher tel objet parce qu'il est dangereux, tel autre parce qu'il est fragile, tel autre parce qu'on en a besoin, etc. Mais il en prend d'autres à l'aise : son esprit ne comprend rien à ces différences, c'est trop compliqué ; il n'y voit qu'un acte arbitraire. Mais si dès l'origine on lui apprend à distinguer ce qui est à lui de ce qui n'est pas à lui, si on lui dit souvent, à propos des mêmes objets : ceci à bébé, cela à papa, à maman, etc., une idée simple entrera dans son cerveau, il sentira un respect instinctif devant tout objet qui n'est pas à lui, il n'aura nulle envie d'y toucher, il sera heureux, et il vivra dans le contentement.

C'est ainsi que nous éviterons ces douloureux spectacles de petits gâtés exigeant tout objet qui frappe leur vue, la montre du père, l'agrafe de la mère,

le tableau accroché à la muraille ; poussant des cris dès qu'on tarde à les satisfaire, articulant des « non » à chaque ordre de se taire ; exaspérant le père et la mère, qui le frappent à la fin, poussant alors des hurlements affreux qu'on ne peut faire cesser qu'en capitulant, en cédant au révolté ce qu'il voulait, en le prenant dans ses bras, en lui disant avec lâcheté : « *Allons, petit chéri, pourquoi pleures-tu...!* » Répétons-"nous donc la règle qui nous sauvera de cette confusion et de cette amertume : rendre l'enfant heureux mais disposer de lui dès les 'six premiers mois.

L'habitude du calme

Voici deux enfants. — L'un, fils d'une paysanne obligée de travailler aux champs, a été presque toujours laissé à lui-même, déposé dans son berceau ou dans son maillot, à l'ombre d'un arbre. Il est tranquille au sein de la tranquille nature, il ne réclame personne, il est calme. Il a chance d'avoir un tempérament heureux et un esprit sain.

Pour l'autre, orgueil d'une famille aisée, c'est le contraire : sans répit tenu aux bras ou sur le sein, passé à chaque instant de la mère à la bonne et de la bonne à l'aïeule, caressé, dorloté, secoué et agité sans relâche, il n'a pas eu un moment de calme et de repos. C'est un malheur pour lui : enfant trop agité, enfant chagrin ; enfant chagrin, homme méchant et malheureux.



Il y a pour le jeune être une chose aussi importante que le lait et l'air, c'est le calme, bien immense et facile à perdre, le plus nécessaire peut-être à sa constitution morale, encore si frêle et si

délicate. C'est dans le calme serein que se développent le cœur droit et l'intelligence saine, les plus belles facultés comme les qualités morales les plus nobles. Il n'est rien d'admirable, rien de grand dans la nature morale, dont la sérénité ne favorise le développement. Et si jamais une nature calme fut nécessaire, c'est à notre époque agitée et fiévreuse, dans notre société minée et rongée par la grande épidémie morale du nervosisme.

Comment pourrons-nous procurer à notre enfant un tempérament calme ? N'est-ce pas là avant tout un don de la nature ? Certes, comme tous les dons heureux. Mais si je tiens le frêle être dans une agitation et une surexcitation continuelles, ses nerfs s'ébranleront, se crispent, finiront par être agacés : tout son organisme s'en ressentira et tout en souffrira, la santé, l'intelligence, le caractère surtout ; et j'aurai gâté l'œuvre de la nature : pourquoi ? Simplement parce que je n'aurai pas laissé l'enfant tranquille. J'arrive donc à une loi bien claire : le calme intérieur par le calme extérieur. Il suffit des

habitudes précédemment dites de ne pas crier, d'être content, pour vivre dans le calme.

L'enfant qui ne souffre pas et qui a bonne santé est de lui-même porté au calme. Il semble bien aise de vivre : respirer, voir, remuer ses petits bras, est déjà un bonheur pour lui... Un enfant, à six mois, à demi couché dans son berceau et jouant avec ses petites mains, est dans la situation la plus heureuse ; il en est de même à neuf ou dix mois, lorsque, assis sur un épais tapis, il s'amuse à disperser divers objets qu'il cherche à rattraper ensuite. Tandis qu'il joue ainsi, vous pouvez reprendre vos occupations : un regard, quelque signe d'intelligence de loin en loin, suffisent à lui dire qu'il est protégé, et sa sécurité est parfaite.

Petit Léon s'occupait ainsi, absorbé par ses jouets et ses pieds. La nourrice le saisit brusquement, le leva plus haut que sa tête et le fit tourner en folâtrant. « *C'est pour l'amuser* », répondit-elle, questionnée. « *Il s'amusait bien mieux tout seul* » dit le père.

Gardons-nous de troubler son activité intérieure : elle est plus réelle et plus salutaire que celle qui lui vient de nous... En conséquence, il vaut mieux occuper les petits enfants des choses que des personnes. Les choses sont des objets tranquilles qui ne cherchent pas à les agacer... Auprès des personnes, au contraire, ils vivent de sympathie et d'antipathie.

L'habitude de la sympathie

Est-ce tout ? Jusqu'ici je n'ai favorisé que les habitudes utiles au nourrisson lui-même : il faudrait pourtant qu'il fasse quelque chose pour les autres aussi. Mais peut-il rien, le tout petit? Oui. Il peut beaucoup pour nous faire souffrir s'il est chagrin, il peut beaucoup, pour nous faire jouir s'il est aimable et aimant. Or rien de plus facile. L'enfant est par lui même tout sourire et tout amour lorsqu'il se trouve à l'aise. Pourvu qu'il soit maintenu dans la santé et dans le calme, il sera porté à la sympathie : ne pas serrer son cœur par un visage refrogné, au contraire ouvrir ses yeux, sa bouche et son âme par le

sourire et les douces paroles, cela suffit pour qu'il sourie et pour qu'il aime. En d'autres termes, engendrer l'amour par l'amour et par les petits soins qui le montrent.



Seulement ce n'est pas assez que l'enfant aime sa mère ou sa nourrice, il doit être aimant envers tous, même envers les étrangers. Pour cela il faut ne pas toujours le confier à la même personne ; le changer de bras de temps en

temps comme si rien n'était. S'il crie on n'y fait pas attention.

Vers six mois une petite fille poussait un léger cri quand le père la sortait des mains de la mère : il l'emmenait rapidement au salon, essayait de la distraire, lui faisait

regarder un objet : dix secondes après elle avait oublié, et au bout de quinze jours elle ne criait plus. Si au premier cri et à chaque fois il l'eût remise à sa mère, la petite n'aurait connu qu'elle, ne voudrait rester qu'avec elle, et ne permettrait point qu'un autre la prenne dans ses bras : elle va de bon cœur avec tous. En outre on lui a toujours présenté l'étranger en le caressant : poussée par l'instinct d'imitation, elle a appris à le caresser aussi, et de cette façon elle s'est accoutumée à sourire à toute personne et à aimer tout le monde.

Comment faire contracter les habitudes

En somme : réglé au physique, calme et aimant au moral, tel doit être l'enfant au berceau. Si nous lui assurons ces trois bienfaits, notre enfant pourra dire plus tard : « *Je suis heureux, et heureux par les habitudes que mes parents m'ont fait contracter ; lorsqu'ils m'y soumettaient, je ne soupçonnais même pas que les choses pussent se passer autrement: je n'en ai point souffert alors, et aujourd'hui j'en jouis. Je ne voudrais pas que ce fût à*

commencer, ou plutôt à recommencer, car s'ils ne m'avaient donné de bons plis, j'en aurais moi-même peut-être pris de mauvais. » Ainsi agir d'une manière ou d'une autre dès le berceau, c'est le grand point. De quelle manière donc agir ?

Si je le laisse à sa fantaisie les premiers temps, il pourra prendre de mauvaises habitudes, qu'il sera ensuite difficile de déraciner pour mettre les bonnes à la place: on peut imprimer une direction voulue aux pousses d'un jeune plant, non au tronc d'un arbre durci. Pendant les six premières années ou jamais, a dit une mère parlant d'éducation. Si j'endors le bébé aujourd'hui au berceau et demain dans mes bras ; si je le soumets tantôt à un régime, tantôt à un autre, cela brouillera ses idées, il ne saura de quel côté tourner : toujours de la même façon, voilà donc une seconde règle.

Enfin si je veux le forcer à rester dans son berceau alors qu'il s'y ennueie ; à être immobile alors qu'il sent le besoin de se mouvoir, il ne contractera point

des habitudes si contraires à ses penchants et à ses besoins : je dois donc m'arranger de façon qu'il trouve du plaisir dans les bonnes habitudes.

En résumé j'arrive à une triple loi, et en me conformant à ces trois lois je suis à peu près assuré de réussir :

- Commencer dès le premier jour
- Faire répéter les mêmes actes.
- Les faciliter en les rendant agréables.

Une chose que je n'aurai garde d'oublier, c'est combien les habitudes sont encore fragiles à cet âge. « *Un petit garçon de deux ans et demi, dit M. Pérez, changea trois ou quatre fois de caractère, selon les différentes stations qu'il fit chez des parents et des amis pendant deux mois de vacances : très obéissant, très doux, très sympathique et très gai chez son oncle ; très maussade, mutin, querelleur, tapageur chez sa tante ; et réservé, complaisant, silencieux, obéissant, obséquieux, chez une amie de sa mère.* » Un être a changé ainsi de caractère parce qu'il a

changé de milieu : si je changeais, moi, de conduite envers l'enfant, c'est comme si je le plaçais dans des milieux différents : je dois donc veiller sans cesse, et ne jamais me relâcher.

En savoir plus

Quelques sites pour aller plus loin :

<http://www.psychologies.com/cfml/thematique/famille-enfants.cfm?prehome=true>

<http://www.petitmonde.com/iDoc/Chronique.asp?id=27444>

http://www.naturalchild.org/alice_miller/eduquer_sans_frapper.html

<http://www.lamed.fr/famille/parent/99.asp>

<http://fr.answers.yahoo.com/question/index?qid=20061105084150AADoCKs>

Par

BIDART

Adaptation :

Vincent DELOURMEL

D'autres ebooks sur

<http://les-secrets.com>